

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Comprend du texte en anglais.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FRENCH-CANADIAN SONGS

THE folk-lore of French Canada is rich in popular songs, hardly known outside of the province of Quebec. Most of these songs are characteristic and not very easily translated into English.

Mr. William McLennan has published, in 1886, a translation of some songs of old Canada (1), and Mr. William Wood has given, a few years ago, an interesting paper entitled: *Foot-notes to Canadian Folksongs* (2).

George T. Lannigan has also translated a few French-Canadian songs. His translations are interesting; he has succeeded in presenting these songs in the best shape possible.

We thought that the publication of these quaint songs, preceded by a few historical notes (3) and followed by Lannigan's translations, would interest our readers.

I

À LA CLAIRE FONTAINE

The most popular song is surely *A la Claire Fontaine*. It is known all over French Canada, it is hummed by the young and the old, by the educated men and by the pea-

(1) *Songs of old Canada*, translated by William McLennan. Montreal, Dawson Bros., 1886.

(2) *Transactions of the Royal Society of Canada*, second series, vol. II. Section II, p. 77.

(3) The French text and most of the notes are taken from Mr. Gagnon's able study: *Chansons Populaires du Canada*.

sants ; you can hear it everywhere where there is a French-Canadian, in the cities as well in the remotest parts of the country. It is sung on two airs in Canada ; it is also sung in France, in Normandy, but not on the same air and with some slight *variantes* in the words.

A la claire fontaine
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je m'y suis baigné,
Lui ya longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

J'ai trouvé l'eau si belle
Que je m'y suis baigné ;
Sous les feuilles d'un chêne
Je me suis fait sécher.
Lui ya longtemps, etc.

Sous les feuilles d'un chêne
Je me suis fait sécher ;
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
Lui ya longtemps, etc.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.
Lui ya longtemps, etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai :
Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai-t-à pleurer.
Lui ya longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai-t-à pleurer :
J'ai perdu ma maîtresse
Sans l'avoir mérité.
Lui ya longtemps, etc.

J'ai perdu ma maitresse
 Sans l'avoir mérité,
 Pour un bouquet de roses
 Que je lui refusai.

Lui ya longtemps, etc.

Pour un bouquet de roses
 Que je lui refusai.
 Je voudrais que la rose
 Fut encore au rosier.

Lui ya longtemps, etc.

Je voudrais que la rose
 Fut encore au rosier
 Et que le rosier même
 Fût à la mer jeté.

Luy ya longtemps, etc.

Et que le rosier même
 Fût à la mer jeté ;
 Et moi et ma maitresse
 Dans les mêm's amitiés.
 Lui ya longtemps que je t'aime,
 Jamais je ne t'oublierai.

LANNIGAN'S TRANSLATION.

Of yonder crystal stream,
 The waters were so fair,
 That as I passed I paused,
 And went and bathed me there.
 I've loved you long, I love you yet
 And you I never can forget.

Then by the stream I sat,
 Under the maple's boughs,
 The cool wind stirred my hair,
 And fanned and dried my brows.

And there amid the boughs
 Of that fair maple tree,
 A nightingale there was,
 Right merrily sang he.

Sing, oh nightingale, sing,
 Sing thou whose heart is glad ;
 Thy heart is merry and gay,
 And mine is weary and sad.

My love and I are foes,
 Right bitter foes are we :
 I would not cull her a rose
 From yonder briar tree.

I wish with all my heart,
 The rose were on the tree,
 That rose, and briar, and all
 Were cast in yonder sea,—

Were sunk is yonder sea,
 Were sunk in yonder main,
 And that my love and I
 Were friends—were friends ag'in.

II

PAR DERRIÈR' CHEZ MON PÈRE

It is on the air of this song that are adapted the words of the national song of the French-Canadians. *Par derrière' chez mon père* is sung in France, in Franche-Comté, with notable differences in the air. The first verse of this song only is well known, and Mr. Ernest Gagnon says he had much difficulty in securing the others. (1)

Par derrière' chez mon père,
 Vole, mon cœur, vole,
 Par derrière' chez mon père
 Lui ya-t-un pommier doux.
 Lui ya-t-un pommier doux, doux, doux,
 Lui ya-t-un pommier doux.

(1) *Chansons Populaires du Canada*, par Ernest Gagnon. Troisième édition. Québec, 1894.

Les feuilles en sont vertes,
Vole, mon cœur, vole,
Les feuilles en sont vertes
Et le fruit en est doux, doux, doux,
Et le fruit en est doux.

Trois filles d'un prince,
Vole, mon cœur, vole,
Trois filles d'un prince
Sont endormies dessous.
Sont endormies dessous, doux, doux,
Sont endormies dessous.

La plus jeun' se réveille,
Vole, mon cœur, vole,
La plus jeun' se réveille :
—Ma sœur, voilà le jour.
Ma sœur, voilà le jour, doux, doux,
Ma sœur, voilà le jour.

—Non, ce n'est qu'une étoile,
Vole, mon cœur, vole,
Non, ce n'est qu'une étoile
Qu'éclaire nos amours.
Qu'éclaire nos amours, doux, doux,
Qu'éclaire nos amours.

Nos amants sont en guerre,
Vole, mon cœur, vole,
Nos amants sont en guerre :
Ils combattent pour nous.
Ils combattent pour nous, doux, doux,
Ils combattent pour nous.

S'ils gagnent la bataille,
Vole, mon cœur, vole,
S'il gagnent la bataille
Ils auront nos amours.
Ils auront nos amours, doux, doux,
Ils auront nos amours.

—Qu'ils perdent ou qu'ils gagnent.
 Vole, mon cœur, vole,
 Qu'ils perdent ou qu'ils gagnent,
 Ils les auront toujours.

LANNIGAN'S TRANSLATION

Behind my father's house
 There is a pleasant tree,
 The leaves upon its boughs are green,
 The fruit like gold to see.

It was a king's three daughters
 Asleep beneath a tree,
 The youngest said, my sisters,
 The light of day I see.

Then up and spake the eldest,
 In all the skies above
 I only see a single star
 That shines to light my love.

My love has gone to battle
 Down by the distant sea,
 And if he wins the battle,
 His meed my love shall be.

Then up and spake the fairest
 (And her sweet eyes were wet)
 Whether my knight shall win or lose
 His shall my love be yet.

So then those three fair sisters
 Looked to the skies above ;
 Or let them win, or let them lose,
 Theirs always is our love.

III

GAI LON LA, GAI LE ROSIER

This song has very likely been brought from France, in the first days of the colony. It is still in favor in the Sain-

tonge and Bas-Poitou. But, as Mr. Gagnon very appropriately points out, the allusion in the fifth verse :

Il est daps la Hollande :
Les Hollandais l'ont pris,

has very likely originated in the days of the Dutch colony, in New Amsterdam, now New York, where the French missionaries used to go on their long journeys with the Indians.

Par derrièr' chez ma tante
Lui y a-t-un bois joli ;
Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit.
Gai lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai.

Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit.
Il chante pour ces belles
Qui n'ont pas de mari.
Gai lon la, etc.

Il chante pour ces belles
Qui n'ont pas de mari.
Il ne chant' pas pour moi
Car j'en ai-t-un joli.
Gai lon la, etc.

Il ne chant' pas pour moi
Car j'en ai-t un joli.
Il n'est point dans la danse,
Il est bien loin d'ici.
Gai lon la, etc.

Il n'est point dans la danse,
Il est bien loin d'ici ;
Il est dans la Hollande :
Les Hollandais l'ont pris.
Gai lon la, etc.

Il est dans la Hollande :
 Les Hollandais l'ont pris.
 —Que donneriez-vous, belle,
 Qui l'amèn'rait ici ?
 Gai lon la, etc.

Que donneriez-vous, belle,
 Qui l'amèn'rait ici ?
 —Je donnerais Versailles,
 Paris et Saint-Denis.
 Gai lon la, etc.

Je donnerais Versailles,
 Paris et Saint-Denis,
 Et la claire fontaine
 De mon jardin joli.
 Gai lon la, gai le rosier
 Du joli mois de mai!

LANNIGAN'S TRANSLATION.

Behind my father's house,
 A wood there is so gay,
 The nightingale sings there
 All night and all the day.

He sings for those fair dames
 Who have no husbands gay ;
 He signeth not for me,
 Mine is — is far away.

I have a husband brave,
 But he his far from me,
 A prisoner to the Dutch,
 In Holland bideth he.

What would'st thou give him, love,
 Who brought him back to thee ?
 Oh, he should have Sorel,
 Quebec, and St. Denys !

Oh, he should have Quebec,
 Sorel and St. Denys !
 Dost know this ring my love,
 Oh joy, joy, thou art he !

IV

A SAINT-MALO, BEAU PORT DE MER

A Saint-Malo, beau port de mer is sung in Brittany, with this difference in the initial verse :

A Nant's, à Nant's sont arrivés.

Mr. Gagnon knows of two different versions of this song as sung in France, but in none of them can be found the word Saint-Malo.

A Saint-Malo, beau port de mer. (*bis*)
Trois gros navir's sont arrivés,
Nous irons sur l'eau
Nous y prom' promener,
Nous irons jouer dans l'île.

Trois gros navir's son arrivés. (*bis*)
Chargés d'avoin', chargés de bled.
Nous irons sur l'eau, etc.

Chargés d'avoin', chargés de bled. (*bis*)
Trois dam's s'en vont les marchander
Nous irons sur l'eau, etc.

Trois dan's s'en vont les marchander. (*bis*)
—Trois francs l'avoin', six francs le bled.
Nous irons sur l'eau, etc.

Trois francs l'avoin', six francs le bled. (*bis*)
—C'est ben trop cher d'un' bonn' moitié.
Nous irons sur l'eau, etc.

C'est ben trop cher d'un' bonn' moitié. (*bis*)
—Montez, Mesdam's, vous le verrez,
Nous irons sur l'eau, etc.

Montez, Mesdam's, vous le verrez. (*bis*)
—Marchand, tu n'vendas pas ton bled.
Nous irons sur l'eau, etc.

Marchand, tu n'vendas pas ton bled. (*bis*)

—Si je l'vends pas, je l'donnerai.

Nous irons sur l'eau, etc.

Si je l'vends pas, je l'donnerai. (*bis*)

—A c'prix-là, on va s'arranger.

Nous irons sur l'eau

Nous y prom' promener,

Nous irons jouer dans l'île.

LANNIGAN'S TRANSLATION

Saint Maloes looketh on the sea ;
Three ships there in the harbor be,

Three ships there in the harbor be,
Laden with grain right heavily

Laden with grain right heavily.
To buy it forth went women three,

To buy it forth went women three :
Merchant, what may your prices be?

Merchant, what may your prices be :
Six *francs* the corn, the oats for three.

Six *francs* the corn, the oats for three.
Too dear by half your prices be.

Too dear by half your prices be :
If better you can, elsewhere see.

If better you can, elsewhere see,
Then take it all and take it free.

At that price we shan't disagree.

(*To be continued.*)

RAOUL RENAULT.

NOTES HISTORIQUES

SUR

SAINT-THOMAS DE MONTMAGNY

A TRAVERS LES REGISTRES (1)

1701.—Baptême de Marie-Charlotte, enfant de Jacques Talbot dit Gervais, et Charlotte Sommereux. Jacques Talbot est l'ancêtre des Talbot de Saint-Thomas.

Mon père m'a raconté sur le compte du premier Talbot établi à Saint-Thomas une aventure étonnante qui s'est perpétuée par la tradition. Il tenait le récit de sa grand'mère, qui était alliée aux Talbot.

Ce Talbot étant allé en guerre contre les Iroquois, avait eu la mauvaise fortune de recevoir une blessure qui le laissa inanimé sur le champ de bataille. Un guerrier iroquois en quête de trophée, l'ayant aperçu et le comptant pour mort, se mit en frais de le scalper, c'est-à-dire de lui enlever la chevelure, avec la peau du crâne, bien entendu. Comme on le sait, c'était la coutume chez les sauvages de scalper leurs ennemis, même vivant, et de porter leur chevelure à leur ceinture comme signe de victoire. Plus un sauvage avait arraché de chevelures, plus il passait pour brave et plus il était respecté et craint.

Reproduction interdite. Enregistré conformément à l'acte du Parlement en l'année mil huit cent quatre-vingt-dix-huit, par Raoul Renault, au bureau de l'Agriculture.

(1) Pour ce qui a paru précédemment, voyez *Le Courrier du Livre*, vol. III, pp. 226, 251, 423 ; vol. IV, pp. 38, 92, 194, 249.

On conçoit qu'il n'y a pas d'évanouissement qui tienne devant une si brutale opération. Cependant, lorsque le pauvre blessé reprit ses sens, il eut toutefois le courage d'endurer sans crier et sans bouger les atroces douleurs qu'il devait ressentir. Il laissa donc l'Iroquois pratiquer son opération, en faisant le sacrifice de sa chevelure pour sauver sa vie, et lorsque le barbare se fut éloigné, avec tout ce qu'il avait de peau et de cheveux sur la tête, il ramassa ses forces et se prépara à rejoindre ses compagnons.

On a dit de nos ancêtres qu'ils avaient la vie tarandée dans le corps. C'était bien le cas pour Talbot, car la tradition ajoute que, quelque temps après le départ des Iroquois, il prit ses jambes à son cou et put se rendre, à travers la forêt, jusqu'à Montréal, où il reçut tous les soins que méritait son état. Il en guérit, et, toujours d'après la tradition, il vécut très vieux.

Pour ceux qui pourraient mettre en doute la véracité ou même la probabilité de cette aventure tout à fait extraordinaire, je me permettrai de leur faire remarquer que l'abbé Faillon (1) lui-même fait mention d'un nommé Jean Chicot qui aurait été scalpé par les Iroquois, aux environs de Montréal, le 6 mai 1651 ; ce Chicot a survécu quatorze années à cette opération.

On trouve aussi la relation du même événement dans le *Journal des Jésuites*, d'où l'abbé Faillon l'a probablement tiré : (2)

“ Nous partons des Trois-Rivières pour Montréal, où nous arrivons le lendemain à 8 heures du matin. Nous y apprenons : 1^o que le sixième jour du mois, environ 50 Iroquois

(1) *Histoire de la Colonie Française au Canada*, vol. III, p. 121.

(2) *Journal des Jésuites*, p. 153.

auroient tué Grand Jean (1) et luy avoient coupé la teste, qu'ils avoient emmené captif sa femme Catherine ; qu'ils avoient laissé pour mort, lui ayant enlevé toute la chevelure de la teste, un jeune garçon de 21 ans, nommé Jean Chicot (2) qui. . . ” (3).

Ces faits paraissent incroyables, mais ils sont certainement dans l'ordre des choses possibles. Je me rappelle avoir rencontré un autre fait semblable dans mes recherches, mais ma mémoire me fait défaut, dans le moment, et je ne puis, par conséquent, donner le nom de la victime.

Une chose que l'histoire ne dit pas, mais dont nous pouvons être certains, c'est que les héros de ces tragiques aventures furent, pour le restant de leurs jours, débarrassés de l'ennui de se faire un toupet le dimanche matin, et délivrés de la crainte de manger leurs cheveux dans leur soupe. . .

Je glisse, et je continuerai à glisser sur nombre de noms qui n'ont fait que passer à Saint-Thomas, et qui n'y ont laissé ni postérité ni souvenir, à moins que ces noms aient une histoire et qu'ils se soient illustrés ailleurs. L'année 1702 ne présente guère que de ces noms.

1703.—Mariage de Jacques Thibault, avec Marie-Anne, fille de Jean Prou. Jean Prou était, à l'époque de son mariage, établi au Cap Saint-Ignace. Ses enfants se fixèrent,

(1) Jean Boulart, marié à Catherine Mercier. Boulart menait une vie exemplaire, disent les registres de Montréal. Pour plus de détails, voyez *Histoire du Montréal*, par Dollier de Casson.

(2) Ce jeune Chicot épousait, onze ans plus tard, à Montréal, Marguerite Maclin, de laquelle il eut trois enfants. M. de Maisonneuve, gouverneur de Montréal, et la sœur Marguerite Bourgeois, fondatrice de la congrégation de Notre-Dame de Montréal (1659), assistait à son mariage. Il est mort en 1667. Il a donc survécu seize ans à son opération, et non quatorze, comme le dit l'abbé Faillon qui, d'ailleurs, n'est pas toujours exact.

(3) En blanc dans l'original.

les uns à Saint-Thomas, les autres à l'Islet. Jacques était fils de François-Louis Thibault et de Elizabeth-Agnès Lefebvre, venus au Canada vers 1660 et mariés en 1670 à Sainte-Anne-de-Beaupré où ils résidèrent d'abord. En 1679, François-Louis Thibault vint s'établir au Cap Saint-Ignace, où il est mort en 1724. Il est le premier ancêtre des Thibault de Saint-Thomas, de L'Islet, du Cap Saint-Ignace et d'ailleurs. Il eut treize enfants.

Dans la famille Thibault, il y a deux choses qui ont été traditionnelles et qui le sont encore : la prolifique fécondité et la patriarcale longévité. Pour le nombre des enfants, les Thibault disputaient la palme aux Fournier. Pour ne citer qu'un exemple, que vous me permettrai de prendre parmi mes ancêtres paternels, pour plus d'authenticité, mon grand-grand-père, Joseph Thibault, a conduit vingt-six enfants au baptême.

Quant à la longévité, elle était tellement dans les habitudes des Thibault qu'on disait : vivre vieux comme un Thibault. Sur ce terrain, cependant, une autre famille disparue depuis de Saint-Thomas, marchait de pair avec la famille Thibault. A ce propos, mon père m'a rapporté un très joli mot attribué à Guillaume Thibault, précisément le père du jovial patriarche Jean-Baptiste Thibault, familièrement appelé *Père Peton*, qui est mort en 1889, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

Un jour qu'on faisait, à la veillée, la revue des Thibault et des Lamarre décédés à quatre-vingt-dix ans et plus, Guillaume Thibault égaya la conversation par cette spirituelle saillie :

— Sainte mère ! Si notre père avait eu la bonne idée d'épouser une Lamarre, je crois que nous autres nous n'aurions jamais vu *la mort* !

Je crois qu'il est à propos de reproduire ici une étude intéressante publiée par mon père, en 1886, sur les patriarches de la paroisse de Saint-Thomas de Montmagny :

“ Je causais, un jour, avec un jeune Belge très distingué, arrivé en touriste dans le pays et visitant Saint-Thomas, en quête d'aventures de pêche. La conversation étant fortuitement tombée sur les statistiques vitales de la province de Québec, je me mis à donner à mon interlocuteur des chiffres si saisissants sur la prodigieuse fécondité de la race canadienne-française et sur les remarquables halitudes de longévité qu'accusent tous nos recensements, qu'il m'interrompit, tout étonné, pour me dire d'un ton moitié sérieux, moitié badin :

“ —Mais, dites donc ; il doit y avoir quelque part, dans votre beau Canada, une fontaine de Jouvence, car je ne puis m'expliquer autrement l'incroyable pourcentage de vos septuagénaires, de vos octogénaires et de vos nonagénaires. Et bien, moi aussi, je veux entendre sonner mes quatre-vingt-dix ans ; vite, bien vite, conduisez-moi à votre merveilleuse fontaine, que je m'y plonge tout du long.

“ —Ma foi, mon cher monsieur, repris-je sur la même note badine, vous ne pouviez mieux vous adresser, car la fontaine est ici même, à Saint-Thomas. Ici, on nonante aussi lestement qu'on nonante au piquet et, si vous en doutez, vous n'avez qu'à venir feuilleter avec moi les registres de notre paroisse.

“ Il y a de cela dix ans que je donnais ainsi, avec un petit grain d'orgueil, ce bon point à ma bien-aimée paroisse natale. Depuis lors, nos registres ne m'ont pas démenti : Saint-Thomas de Montmagny est encore aujourd'hui, j'ose l'affirmer, le petit coin de terre de la province de Québec, où, toute mesure gardée, on coudoie le plus de patriarches des deux sexes.

“ Saint-Thomas compte, à l’heure qu’il est, une population d’environ 776 familles qui forment un total d’environ 4650 âmes. Et bien, d’après un relevé aussi exact que possible que je viens de faire avec le bienveillant concours de mon obligeant curé, qui, lui aussi, est fier de sa paroisse, notre vieille garde compte, dans ce petit corps d’armée, un effectif de pas moins de cinquante-cinq octogénaires et nonagénaires. Ce qui donne l’énorme proportion d’un octogénaire par quatorze familles.

“ Et, la fontaine de Jouvence qui produit ces, étonnants résultats, voici en quoi elle consiste :

“ *Primo*—Notre population est d’une moralité exceptionnelle, et l’abus des boissons alcooliques, qui fait tant de ravages ailleurs, reste ici dans des limites remarquablement restreintes ;

“ *Secundo*—La paroisse de Saint-Thomas est une des localités les mieux et les plus régulièrement irriguées de la province. Baignée sur un parcours de neuf milles par les eaux vivifiantes du fleuve, elle est, en outre, arrosée dans toute sa longueur par deux superbes rivières, la Rivière-du-Sud et le Bras Saint-Nicholas, et par une foule d’autres jolis cours d’eau de moindre importance, tels que la Rivière-à-la-Caille, la Rivière-des-Perdrix, la Rivière-des-Vases, la Rivière-à-Paul, etc., etc.

“ Je n’ai pas consulté la faculté, mais je ne crois pas m’exposer à être contredit en affirmant, positivement, que c’est là tout le secret de la robuste santé dont jouit, en général, notre population.

“ Un loustic de mes amis, à qui je communiquais les chiffres et observations ci-dessus, ajoutait en manière de commentaires : “ pour sûr, dans de pareilles conditions, tous nos gens ne feraient qu’un jeu d’attraper la centaine, s’ils ne com-

mettaient pas l'imprudence de tant s'échauffer la bile en temps d'élection."

" Et je n'ai pas dit non.

" Sur ce, permettez-moi de vous présenter nommément notre vénérable régiment de patriarches :

Veuve Philippe Fortin	80 ans.
Eliza Bernatchez	80 "
Emérance Boulet	80 "
Joseph Giasson	80 "
Hubert Fournier	80 "
Veuve Jacques Proulx	80 "
Veuve Edouard Joncas	80 "
Veuve Marcel Gendron	80 "
Basilis Clavet	80 "
Veuve Alexis Jacques	80 "
Veuve J.-Bte. Gagné	80 "
Veuve Chs de Lignis	80 "
Veuve F.-X. de Blois	81 "
Prudent Gendreau	81 "
Joseph Fournier	81 "
Joseph Lamonde (Couture)	81 "
Joseph Fiset	81 "
Veuve Pierre Gagné	81 "
Marguerite Dion (Yon)	81 "
Marie Marticotte	81 "
Benjamin Blais	81 "
Joseph Clavet	81 "
Veuve Alex. Bouchard	82 "
J.-Bte Lacroix	82 "
Bibiane Thibault	82 "
François Boulet	82 "
J.-Bte Morin	82 "

Veuve J.-Bte Bernatchez	82	ans
Paschal Boulanger	82	“
Veuve Louis Thibault	82	“
Fabien Beaumont	82	“
Paul Gendreau	82	“
Veuve Jean Joncas	81	“
Prudent Têtu	83	“
Alexis Després	83	“
François Métivier	84	“
Marcel Bernier	84	“
Frédéric Talbot	85	“
Veuve J.-Bte Thibault	85	“
Josephte Cadrin	85	“
Edouard Casault	85	“
Emérance Gaulin	85	“
Veuve J.-B. Patry	85	“
Joseph Létourneau	86	“
Charles Proulx	86	“
Germain Labonté (Polette)	86	“
Veuve Paschal Proulx	86	“
Veuve Abraham Métivier	86	“
François Talbot	86	“
Antoine Guilmet	87	“
Veuve Augustin Ouélette	90	“
Jacques Fournier	90	“
Pierre Fournier	92	“
Charles Laberge	92	“
J.-Bte Thibault	96	“

Total des âges réunis 4880 ans.

“ Parmi ces cinquante-cinq patriarches, il en est plusieurs qui ne sont pas nés ici, et, ne pouvant, en conséquence, vérifier leur âge par la référence aux registres, j’ai dû prendre les chiffres qu’ils avaient donnés eux-mêmes lors d’un recen-

sement fait en 1884 par M. le curé Rousseau. Je dois ajouter, de plus, qu'il en est quelques-uns qui n'ont pas encore tout à fait l'âge que je leur donne en marge, mais qu'ils y arriveront dans le cours de 1887.

“ Je termine par quelques petits détails qui ne manquent pas d'intérêt.

“ Le doyen des cinquante-cinq, le père J.-Bte Thibault, est un vert vieillard ayant encore bon pied, bon œil, et, en plus, un estomac d'autruche. Il y a six ou sept ans, en compagnie de M. Prudent Têtu, qui figure lui aussi au tableau d'honneur que je viens de donner, le père Thibault se paya une partie de chasse aux îles. Les deux amis, faisant la barbe aux jeunes chasseurs, rentrèrent au logis avec chacun une outarde.

“ Dans la liste, il y a trois ménages d'octogénaires au complet. Ce sont Edouard Casault et Emérance Boulet, Pascal Boulanger et Emérance Gaulin, Antoine Guillemet et Josephte Cadrin.

“ Il y a, à Saint-Thomas, un autre couple que je n'ai pas inclus dans la liste pour la raison que les deux conjoints n'atteindront tous deux leur quatre-vingts ans que l'année prochaine : Pierre Côté et Delphine Clavet. Si j'en fais, tout de même, une mention spéciale, c'est que l'été dernier, lors d'une tournée d'inspection dans le nouvel établissement de Notre-Dame du Rosaire, j'ai rencontré le père Pierre Côté faisant, en amateur, à l'âge de 78 ans, sur un lot isolé, le rude métier de défricheur, et, cela, uniquement en vue d'assurer l'avenir des enfants de son petit-fils.

“ Conclusion pratique :

“ A Saint-Thomas habiteras afin de vivre longuement.”

(A suivre.)

RAOUL RENAULT.

BERNARD QUARITCH

BERNARD QUARITCH, the world-renowned bookseller, died in London on the 17th December, in his eighty-first year. For the best part of half a century Bernard Quaritch held his position as the greatest dealer in old books in the world. "The Napoleon of the book trade" was one of the many titles bestowed on him by collectors, to many of whom his word was law so far as the value or rarity of a volume was concerned. It is no exaggeration to say that he made in great measure the modern market for scarce books. His methods were the same as those of a financier. He would "corner" a certain line of books, and then bull the price on them until the public followed his lead. But he was something more than an astute dealer. He had a true love for his business and a large and intimate knowledge of the history of books; while, if he desired a volume, no price was ever too great for him to pay.

Mr. Quaritch was born April 23, 1819, at Worbis, Prussia. In 1842 he went to London, where he found employment with Henry George Bohn. Five years later, in April, he began business for himself with a capital of £50. Since that time his business has steadily grown in volume and in importance. At every great sale in England, and abroad, Quaritch was present either in person or by proxy to capture the great prizes. To sum up his great purchases would cover pages of our monthly, and a few instances must suffice. At the Sunderland sale he bought up to \$165,000, and at the Hamilton sale his total outlay was over \$200,000. At the sale of the Ashburnham library he was the heaviest buyer, and succeeded in capturing the rarest treasures.

A visit to Mr. Quaritch's bookshop in Piccadilly was something which few Americans could forego if they desired to

see all the sights of London. From the outside one could gather absolutely no idea of the treasures within. There was the name "Bernard Quaritch" in faded letters over the entrance, and behind a dingy window a few unimportant volumes. But within one found room after room of a big building crammed with the greatest treasures of bibliography—first editions of the classics, Aldines, Elzevirs, Shakespeare folios and quartos, illuminated manuscripts, splendid bindings, everything that is rare and curious and desirable to the collector. As evidence of the amount of treasures kept in stock by Quaritch, we may call attention to a lot of books offered a short time ago at a lump sum of a quarter of a million dollars. And Mr. Quaritch was equally interesting with his books. His mind was a perfect encyclopædia of knowledge of bibliographical lore.

As to another side of his character, perhaps the best description is that which was given several years ago in *The World* of London: "Mr. Quaritch's good deeds few know, nor would he care to have them set forth; but when homes have been broken up he has made new ones, where help has been sorely needed he has given it; he has been a father to the fatherless, and provided for young children, now middle-aged men and women, and all, if not secretly, quite unostentatiously; and he has so endeared himself to an unusually large number of people, that when he dies—which heaven send may be many years hence!—a good deal of light and warmth will pass away from this dim, chilly world, leaving it sensibly darker and colder to many when the old bookseller is gone and Bernard Quaritch is no longer at home at 15 Piccadilly."

For a fuller sketch of his career as a bookseller and a portrait we refer our readers to *The Publishers' Weekly* for November 6, 1897. (Vol. liii, No. 1345.) and to *Le Courrier du Livre* (Vol. ii, p. 131.)

CANADIAN AFFAIRS

1827-1839

ONE SIDE OF THE QUESTION

The unanimity of the country upon the 92 resolutions was, however, by no means as represented ; for instance, in 1827, there had been petitions from the district of Quebec with 30,000 signatures ; while those in support of the 92 in 1834 were only 18,000. The signers of the 92 may be divided in three classes :

1st. The handful of ambitious men who, really understood Papineau's views, and were disposed to favor them in every possible way.

2d. Those who knew his views but were not determined to further them ; who, had they been aware they were doing so, indirectly would have opposed them. A class much more numerous than the former.

3d. Those who comprehended nothing of his real intents, and who, had they suspected them, would have done all in their power to counteract them. This class comprised the great bulk of the people.

The recall of Lord Aylmer followed the 92 resolutions, and the report of the House of Commons thereon.

Lord Aylmer's administration might have been beneficial to the country had he not been hampered in action according

to the nature of circumstances, by instructions which drawn up at a time when events such as subsequently occurred, could not have been contemplated. His forbearance under the gross abuse lavished upon him by the house and its Speaker, because of his opposition to the designs of men whom he well knew how to read, is entitled to the greatest approbation. However ill-appreciated or rewarded he was by the country, under his rule, there can be no question that no man could have had its welfare more at heart or more zealously and conscientiously laboured to promote it. Lord Gosford succeeded as Governor, and as chief of a commission appointed to investigate on the spot the true state of things. This measure was considered little better than supererogatory in the country itself, and as retarding the decision of a question which the Imperial Parliament was only competent to undertake.

The beginning of this administration is not calculated to give confidence to the true friends of the country. The commission completely fell into the hands of the supporters of the 92 resolutions, who were preferred to all posts of honour and profit. Its first act was the sanction in virtue of its instructions of an act of plunder on the part of the Assembly, which had illegally appropriated, without the concurrence of the Legislative Council, large sums of money, disguised under the name of contingent expenses, but which were, in fact, destined to promote agitation both here and in the Colony. What feeling must not have pervaded the true friends of the country who had supported the former administration, in its refusal to sanction such an act, to hear the head of the commission at the opening of the session of 1832 say, that he assented (cheerfully) to the violations of a constitutional principle, and of the privileges of one of the branches of the legislature.

In the meantime agitation was progressing to a frightful extent. Meetings were held and attended by Papineau and a few of his satellites with every success. The influence of the clergy, which had been always most efficiently opposed to his schemes, was assailed on all sides. The meeting of the six counties on the 23d October, 1837, where the cap of liberty was hoisted, cleared all doubts in respect of what was to follow. Lord Gosford who, till then, remained a quiet spectator of their proceedings; who had seen their plans of campaign proclaimed, for they made no secret of them, interfered at length by proclamations, which the conspirators hesitated not to tear to pieces off the walls in mockery, and warrants having been issued against individuals who might have been secured long before without any bloodshed, were successfully resisted and a small portion of her Majesty's Canadian subjects thereby constituted traitors and rebels. The remainder is but too well known—Oh! that this page of Canadian history might be erased.

Lord Gosford was recalled at his own request; the other commissioners had preceded him. Much difference of opinion had prevailed among them, and no benefit whatever was derived from their labours. Lord G., by vigorous measures, might have checked the agitation in its infancy. What may have been his motive for delaying until the crisis had arrived. I do not pretend to judge. If it was in the interest of the Canadian people, events have proved that he conferred very little benefit upon them by his delay. Former administrations had always left the Country, carrying with them the approbation of one of the contending parties. Lord G. had not that satisfaction for both were dissatisfied with his proceedings. The memory of his administration will be immortalised only as connected with the most melancholy page of Canadian history. Sir John Colborne succeeded

Lord Gosford as administrator of the Government. His services during the outbreak justly entitle him to the confidence of the people. His attention was first directed towards organizing the local Government under the terms of the Act of the Imperial Government—suspending the Constitution of Lower Canada. In this he met the approval of the true friends of the country, and loyalty in his selections was not overlooked as it had been by others; for his arrangements excluded from the councils individuals whose former conduct did not entitle them to the confidence of Government.

The outbreak had had one good effect in proving to the Home Government that the system of temporising, of concessions, and even of sacrifices was not calculated to promote the welfare of the country. Lord Durham was sent with a title and powers which none of his predecessors had enjoyed. How all these came to vanish in smoke, is not the most pleasing reflection for the colonists. His first step was to set aside the arrangements of his predecessor in the formation of his councils, which were all blended in one, of which he was the sum total himself, for they were all of his own household. Both the executive and legislative departments were, with few exception, entrusted to strangers to the laws, habits, and institutions of the country, and of course could not be expected to enjoy its confidence. His *attaches* compromised him by their language, such as stating at the outset that the Canadians had been right to rebel; one of them adding in one instance that he was “surprised that they had not fled naked into the woods from despair.”

Whatever may have been the motive for such declarations, and from what I have heard I have reason to say that it was far from being creditable to their authors, much mischief has been the result notwithstanding subsequent explanations. The first act of Lord Durham was the disposing of the poli-

tical prisoners, and the famous ordinances which led to the breaking up of his administration, of which, from its sudden end, it would be difficult to say whether it would have been beneficial to the country or not. I think his views were good, but I cannot approve of the means of forwarding them. One thing is certain that some hasty declarations which were not properly understood perhaps, and were never explained, had lost him the confidence of the Canadians which he had enjoyed at his arrival. How his administration terminated is well known.

Sir John Colborne reassumed the Government of Lower Canada upon his former principles. The second outbreak took place and was checked by him in the outset.

The leniency of Government towards those implicated in the first disturbances not having been attended with beneficial results, it became necessary to adopt in some instances a different course. The humanity displayed by Sir John on this occasion deserves great praise, for the effusion of blood was spared as much as circumstances could allow.

Thus ended the chain of events which will soon occupy the attention of the supreme tribunal of the country, and to which all look most anxiously for redress. Peace and tranquility is now restored—justice had its course towards most of the guilty, who have expiated their crimes on the scaffold, others in voluntary exile.

What steps will be taken to remedy the effects of past evils and prevent the recurrence remains to be seen. I cannot conclude this sketch without acknowledging the extreme spirit of liberality which always characterised Her Majesty's Government towards Lower Canada in general, and towards that class in particular which caused the late events. Had the Government followed a different course

and acted with more firmness, agitation would have been defeated in the beginning. The leniency displayed on almost all occasions was taken as weakness, and demands increased in proportion with the concessions. One advantage for the agitators consisted in the Home Government allowing acknowledge grievances to remain in *Statu quo* longer than they ought; for with the aid of these grievances, which in some instances were glaring, the people were easily persuaded that others existed which were not so palpable, because they were of a more complicated nature. Questions were allowed to remain open which ought to have been decided at once, publicly and openly; such among others, was that of an elective legislative Council.

Another source of difficulty consisted in the instructions drawn up for the guidance of the head of the local government. It is impossible for a colonial minister, with even the best intentions, to frame instructions applying to remote society, to whose laws and habits he is a perfect stranger. More responsibility ought to rest with the governors, who should always be men of talent and energy, and be as free as possible from any control that might check their proceedings. Past experience has convinced me that such has been the case in one instance; for the head of the local government being bound to act according to instructions in almost every particular, was impeded or prevented in action from want of special instruction in cases of emergency; or the instructions, when received, were inapplicable, circumstances having changed in the meantime, so that evils which might have been remedied in the beginning grew almost incurable in consequence of the system.

I shall not trespass any longer upon your time, and that of your readers, upon a subject that ought to have been treated by a better hand than mine. I must beg your indul-

gence and theirs for a production which is far behind the importance of the subject. Writing in a language which is not my own, will be, I hope, an excuse for a part of my errors, and the motive I assigned for my undertaking in the beginning, an excuse for the remainder.

Persuaded as I am that this task will be most ably performed by those who at this moment are intrusted with its destinies, I have but one wish to express, and the accomplishment of which will be considered by me the greatest reward I may have for my trouble. May the Imperial Parliament bear in mind that the late unfortunate events in Canada are not the acts of the Canadian people; and let them compare the disloyal acts of the few in this instance with the loyalty of the mass who saved the country on a former occasion.

Should they view the question in this light I do not fear the result, and am perfectly satisfied that the measures they will adopt, after due consideration, will be characterised by the same spirit of liberality which has been evinced at all times towards that part of the population to which I belong. Past experience will, doubtless, produce its beneficial influence among the few who have been misled in the country, and confirm the great body of the people in the sentiments ever entertained by them—that their boast may still be that of British subjects. Such are the expectations of

A LOYAL FRENCH CANADIAN.

22, Woburn-place, Russell-square, London.

[We have great pleasure in giving insertion to this letter from "A Loyal French Canadian," whom we know to be such, upon the principle of *audi alteram partem*, which is a just principle. And this act of justice is the more imperative upon us, because the loyal Canadians of French origin are left too much out of the question in the consideration of

the adjustment of Canadian Affairs, although no part of the British community has a better right to be heard. For they have been faithful not now only, but on former and momentous occasions. We must be understood, however, not to be compromised to the opinions expressed, except so far as before advocated.—ED. CAN., B. A. AND W. I. MAG.]

REMARKS.—The above reprint from the *Canadian, British American, and West Indian Magazine* has not been well received by all our readers. But one thing must be remembered : that LE COURRIER DU LIVRE is essentially an historical tribune where all opinions decently expressed will be favorably received. Although we do not approve of all the views set forth in the above communication, we thought it interesting in an historical point of view and decided to publish it. We will, later on, give the counter part to it, so that both sides of the question will be before our readers and enable every one of them to form their own judgment.

BIBLIOGRAPHIE

CANADIANA-AMERICANA

NOELS ANCIENS DE LA NOUVELLE-FRANCE. Etude historique, par Ernest Myrand. Québec, Dussault & Proulx, 1899. In-8, 199 p., gravures et musique.

Ce nouveau travail que M. Ernest Myrand a publié quelques jours avant Noël a un cachet tout particulier. Il intéressera tout le monde sans exception, même ceux qui ne sont habitués à lire que les romans insipides qu'on publie de nos jours ; même ceux qui ont la lecture en horreur. Tous ceux qui sentent vibrer quelque chose au côté droit de leur poitrine, ne pourront parcourir ces pages sans être pris d'une vive émotion.

C'est une étude historique qui ne renferme rien du caractère sérieux et aride des études historiques en général. C'est une étude historique où la poésie, la musique, les traditions populaires, le folk-lore, — pour me servir d'une expression qui a cours maintenant, — sont venus donner la note émue, la note sentimentale, la note patriotique.

Le travail de M. Myrand en est un d'un genre tout particulier, d'une originalité piquante, d'une imagination bien nourrie et excessivement fertile.

CHATEAUGUAY. Qui est "Témoin Oculaire" et sa description de la de la bataille est-elle correcte ? par l'honorable juge Baby. *Mont-réal, Alph.-Z. Pelletier, 1900.* In-8, 19 p. Tiré à 50 exemplaires.

L'honorable juge Baby nous donne, dans cette intéressante plaquette, deux lettres inédites du plus haut intérêt historique. La première, datée du 6 novembre 1813, est d'O'Sullivan ; elle est adressée au colonel de Salaberry. O'Sullivan transmet, avec sa lettre, le récit qu'il avait fait, sous le pseudonyme de "Un Témoin Oculaire," de la bataille de Châteauguay. La seconde lettre, datée du 12 novembre, est un accusé de réception, de la part de Salaberry, de la lettre et du récit d'O'Sullivan.

Le nom de l'auteur de ce récit avait souvent été mis en doute ; désormais, les incrédules devront croire, ou se tenir cois.

Pour terminer sa plaquette, l'auteur reproduit une lettre du lieutenant-colonel M'Donell à sir Henry Terrens, datée de Whitehall, 14 janvier 1817. Dans cette lettre le colonel M'Donell dit :

" J'ai l'honneur de vous dire, pour l'information de Son Altesse le Commandant Général, qu'ayant commandé en second à la bataille de Châteauguay, dans le Bas-Canada, je puis vous affirmer sur mon honneur, que le mérite du choix de la position et la manière de conduire l'action appartiennent entièrement au Lieut.-Col. de Salaberry, qui, dans l'un et dans l'autre cas, n'a été guidé que par son jugement seul, le Major-général de Watteville n'étant arrivé sur le champ de bataille, de l'endroit où il était stationné, à quelques milles de là, qu'à la fin du combat, après la défaite de l'ennemi."

Ces trois lettres sont très importantes, et nous devons savoir gré à l'honorable juge Baby de les avoir publiées.

LA GALERIE CANADIENNE. *Société de Publications Artistiques, 1630, rue Notre-Dame, Montréal.*

MM. Ferland et Delfosse, directeur pour la partie artistique et littéraire de *La Galerie Canadienne*, nous adressent

les premiers portraits parus d'une galerie de nos grands hommes que cette société publie actuellement.

Cette collection est très luxueuse. Chaque portrait dans son encadrement bleu, mignon, orné du plus gracieux cachet que l'on puisse imaginer, est une coquette miniature digne de nos plus riches salons.

Ces jolis portraits se vendent pour la modique somme de dix centins chacun, format $4\frac{1}{2}$ pcs sur $5\frac{1}{2}$. Un autre format, 12 pcs sur 15, se vend \$1.00.

Les portraits de Laurier, Chapleau, Crémazie, Papineau, Mercier et Fréchette viennent d'être publiés et sont en vente chez tous les libraires.

VIE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE D'YOUVILLE, fondatrice des Sœurs de la Charité de Montréal, suivie d'un Historique de son Institut, par Madame Jetté, *Montréal, Cadieux & Dérome, 1900.* In-12, XXIV-445 p., portrait et gravures.

Nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs un des plus coquets volumes qui soient sortis de la presse canadienne. Le goût exquis, l'impression soignée, le format, la couverture, enfin, la partie typographique est ce que le vieil atelier de Eusèbe Sénécal & Cie, a fait de mieux jusqu'à ce jour. Nous félicitons sincèrement l'auteur et les éditeurs.

Quant à la partie littéraire de l'ouvrage, des plumes plus autorisées que la nôtre en ont déjà fait des éloges bien mérités.

Cette vie de la Mère D'Youville est dédiée à Sa Grandeur Monseigneur Bruchési, qui a bien voulu encourager l'auteur à lui donner publicité.

" En entreprenant d'écrire la vie de la Vénérable Mère d'Youville, écrit Mgr Bruchési à l'auteur, vous avez acquiescé à mon désir comme à celui de mon pieux prédécesseur, Mgr Fabre. Aujourd'hui, en me dédiant votre travail, vous me faites un honneur que j'apprécie et dont je vous remercie cordialement.

" J'ai lu ce travail avec soin ; j'en ai été édifié et charmé. C'est une belle et bonne œuvre que vous avez faite, à la gloire de la religion, de la charité et des lettres canadiennes.

" Commencée à Montréal, elle s'est achevée à Spencer Wood, et il me paraît beau de voir sortir de la maison de nos gouverneurs, un tel éloge de l'humble sœur grise, servante des pauvres, des malades et des orphelins. . .

" C'est un chapitre important de l'histoire de l'Eglise au Canada, que vous avez écrit, et qui, mieux que vous, était préparé pour cette honorable tâche? Choisie comme l'un des témoins dans la cause de béatification de Madame d'Youville, vous aviez interrogé la tradition, consulté les archives, lu de

nombreux ouvrages. Votre étude ne s'était pas bornée aux événements extérieurs. Vous étiez entrée dans l'intimité de la vie de la Vénéral, vous l'aviez suivie dans sa marche continuellement ascendante vers la perfection ; vous aviez vu avec quelle fidélité elle répondit aux grâces divines, quel courage l'anima dans les épreuves, quelle prudence elle montra dans la fondation et le gouvernement de son institut..."

Nous n'avons rien à ajouter à cette juste appréciation de Mgr Bruchési.

VARIA

NOTES SUR L'AFFAIRE DREYFUS (Edition du *Figaro*), par J. Cornély. *Paris, L.-Henry May, s. d. In-12, 653 p.*

" Les journalistes écrivent pour le lendemain, dit l'auteur dans sa préface. Leurs articles sont comme les échaudés, qu'il faut absorber à la sortie du four. Lorsqu'ils ont perdu la fraîcheur de l'actualité, il est bien rare qu'ils vailent grand'chose. C'est pourquoi l'idée ne m'est jamais venue de réimprimer, sous forme de livre, la prose que je sème dans les journaux depuis tantôt trente ans.

" Mais, de très nombreux amis me réclament, sous une forme portative et conservable, les lignes quotidiennes que j'ai consacrées à l'affaire Dreyfus. Qu'il soit fait selon leur volonté !"

JÉSUS, par le R. P. Sertillanges. *Paris, Victor Lecoffre, 1900. In-12, 242 p.*

Cet ouvrage est divisé en huit parties : La personne de Jésus ; le berceau de Jésus ; la vie solitaire de Jésus ; la prédication de Jésus ; la prière de Jésus ; Jésus et l'autorité juive ; Jésus et ses disciples ; Jésus et la nature.

LE TEMPÉRAMENT, par le Dr Surbled. *Paris, P. Téqui, 1900. In-12, VIII-132 p.*

LES TROIS FIANCÉES DE LOUIS XV, par Charles de Vitis. *Paris, P. Téqui, 1899. In-12, 345 p.*

SAINTE CHANTAL. Pensées et Lettres extraites de sa correspondance. *Paris, P. Téqui, 1899. In-12, 250 p., portrait.*